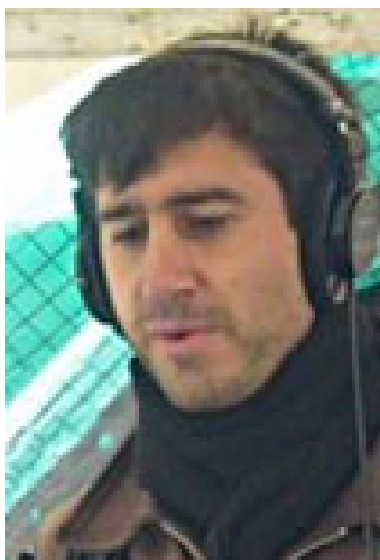


<https://fakirpresse.info/Mes-annees-Mermet>



janvier 2005 - juin 2012 - Mes années Mermet

- Le Journal - Edito -



Date de mise en ligne : lundi 8 juillet 2013

Copyright © Journal Fakir - Tous droits réservés

janvier 2005 - juin 2012

Mes années Mermet

Je souhaitais publier ce texte sur le site d'*Article XI*, d'où est partie la charge initiale contre Daniel Mermet. Pour répondre, d'abord, aux centaines de commentaires, dont quelques-uns mettant en cause mon silence. Surtout, pour ne pas figer les lignes, avec deux camps qui se feraient front, à l'heure où d'autres batailles plus essentielles doivent nous rassembler. Les animateurs d'*Article XI* n'ont finalement pas accueilli mon point de vue. C'est donc à regret que je publie sur *Fakir*, sans vouloir qu'un projet collectif serve à une cause plus personnelle, sans vouloir que l'un devienne le refuge des « pro-Mermet » et d'autres celui des « anti- ». Et sans que tous les membres de *Fakir* n'approuvent la publication ici de ce texte, ni même son contenu.

Nous avons mieux, plus urgent, plus important à faire que ces déchirements.

« *Connaître sa honte et soutenir sa gloire.* » Lao-Tseu.

Entrée

« *Est-ce que vous aurez le temps de discuter de mon sujet, Monsieur Mermet ?* »

Le « vous » et le « Monsieur » n'avaient pas trop cours, jusqu'ici, dans le bureau 528. Et ça l'agaçait, lui. Tant pis, je voussoyais avec insistance, les premiers mois, pour marquer une distance : de facto, il était le boss et moi l'apprenti. Et puis, ça ne m'a jamais plu, ces trucs supposés de gauche, où on se tutoie aussitôt, où on se traite comme des potes - pour mieux se planter des poignards dans le dos.

C'est que je suis rentré méfiant, à *Là-bas si j'y suis*.

Je n'étais pas fan d'une émission que j'écoutais rarement, tout en la respectant de loin, préférant les bouquins : Bourdieu, Kundera, Barthes, Halimi, Guillemin pour références. Les reportages à l'étranger m'emmerdaient, mon côté franchouillard, aucune envie de voyager par procuration radiophonique. Et son animateur causait trop, je trouvais, cabotinait un tantinet à l'antenne. En plus, j'avais croisé Thierry Scharf, un reporter d'exception, démissionnaire ou démissionné de chez Mermet, parti avec fracas - qui ne m'avait pas franchement décrit le paradis sur terre.

J'avais reçu plusieurs appels du pied, déjà, du patron.

En 2002, à ma sortie de l'école.

En 2003, après la parution des *Petits Soldats du journalisme*.

Mais ça n'était pas La Mecque, pour moi. Je n'ai pas accouru joyeux. Et je ne me sentais pas prêt, ni humainement, ni professionnellement, pas les épaules, trop bébé encore, malgré *Fakir*, malgré les procès. J'avais d'autres trucs à faire, surtout, mon oeuvre, mon grand oeuvre, *Quartier Nord* à produire, trois années à barouder dans les barres HLM, à fréquenter les toxs, à m'imprégner de Zoubir, trois années à écrire et à réécrire, dix-sept versions du même texte, plus de mille pages, ramenées à cinq cents, et à la fin le sentiment que maintenant je pouvais mourir.

Un sentiment qui, dix années après, ne m'a pas complètement quitté.

Enfin bref, cette quête m'avait grandi, il me semblait.

Je cherchais de nouvelles aventures.

J'étais mûr pour *Là-bas si j'y suis*.

J'ai appelé Daniel Mermet, on a bouffé ensemble, et il n'a pas accueilli mon offre à bras ouverts. Il a maugréé plutôt : « *Tu sais, c'est un autre métier.* »

J'apprendrais.

Kipling

Dur apprentissage.

J'ai commencé à domicile, par un reportage à Amiens, à la salle de muscu du quartier nord. Le tournage s'était bien déroulé, le maniement du Nagra pas trop compliqué, les copains m'avaient confié leurs espoirs et leurs soucis. Mais derrière, je me retrouvais avec quatre heures de bande, à trier, à monter. C'est rude à dompter, un nouveau logiciel. Je crois que c'est Totof, le gars du répondeur, qui m'a un peu montré X-Track, point d'entrée, point de sortie, Cue intérieur, Cue extérieur, etc. Une « formation » en moins de dix minutes. Après, vas-y, t'as qu'à nager. Ou te noyer.

Une épreuve comme ça - car c'en est une - je préfère l'affronter de front, en bloc, d'un coup, pas une heure le matin et une heure le soir. J'y ai passé tout le week-end, dans les locaux de France Inter, quasi jour et nuit, pieutant dans un canapé posé dans le couloir. Quel merdier ! Je confondais tous les raccourcis claviers, Control + I, J, K, O, P, pour ramener la tête de lecture au point d'entrée, pour ramener la tête de lecture au point de sortie, etc. Enfin, je progressais. Le dimanche soir, l'ordinateur a fatigué, encore plus que moi. J'ai appelé l'informaticien de service, il a bidouillé un truc, il s'est planté dans une manip, il m'a écrasé tout mon fichier : « *Nan nan, c'est pas grave* », je lui ai dit poli.

Mais ça m'a foutu le moral en vrac.

Comment il dit, Kipling, déjà ?

« *Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie (Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir... »*

Bon ben c'était pas ma vie, juste deux jours.

J'ai soufflé un peu et je me suis remis au taf le lundi.

Une semaine de ce régime, et je présentais mon sujet à « Monsieur Mermet ».

Verdict : « *Ça manque de chair, d'ambiance. Faut y retourner.* »

Comment il dit, Kipling, déjà ?

Viré

« *Bonjour, je suis à l'Assemblée nationale, là ? Mais je croyais que j'étais au bureau de M. Juppé ?* »

C'était mon troisième reportage, le premier « à l'extérieur », hors Picardie, en Lorraine, sur Daewoo et son patron sud-coréen, Kim Woo-Choong. J'avais découvert que, poursuivi dans son propre pays, recherché par Interpol, il séjournait tranquillement en France. Et que Juppé lui avait remis la légion d'honneur. C'était l'époque où l'ancien Premier ministre, condamné lui aussi, privé de mandat, était parti au Québec délivrer des cours.

J'avais appelé la mairie de Bordeaux, quand même, à tout hasard. Elle m'avait renvoyé vers « *le secrétariat personnel de M. Juppé* », un « 01 », à Paris. J'avais composé ce numéro et avait retenti une musique martiale « *Présidence de l'Assemblée nationale, nous allons donner suite à votre appel* ». J'étais crevé, complètement épuisé : j'avais dû me planter, confondre des numéros, pas possible qu'un type inéligible soit au Parlement. Je raccrochais, recomposais : à nouveau la musique martiale et « *Présidence de l'Assemblée nationale* », etc. J'avais des hallucinations. Je laisse sonner cette fois, on verrait bien, une dame me répond :

« *Bonjour, je suis à l'Assemblée nationale, là ? Mais je croyais que j'étais au bureau de M. Juppé ?*

â€" *Vous êtes bien au bureau de M. Juppé.*

â€" *Mais je croyais que M. Juppé avait perdu tous ses mandats ?*

â€" *Oui mais là, c'est le président de l'Assemblée qui...* »

Par hasard, j'avais soulevé un lièvre, et je faisais le bêta qui ne comprend pas, je taquinai la secrétaire, qui s'énervait très fort, qui me hurlait limite dessus.

Le lendemain, vers midi, je reçois un appel de Daniel Mermet, pas content du tout : « *Mais qu'est-ce que t'as foutu ? Ça fait quinze ans que je me défonce pour garder cette émission et toi t'arrives, en un mois, tu mets tout par terre !* » Je pigeais rien.

« *Mais on n'insulte pas les gens ! Là, y a Debré [alors président de l'Assemblée], qui a protesté auprès de Radio France, parce qu'un journaliste a injurié la secrétaire de Juppé.*

â€” *Mais je l'ai pas insultée...*

â€” *La direction a mené l'enquête, dans la rédaction, d'abord, et puis ils sont arrivés chez nous.*

â€” *Mais je l'ai pas insultée.*

â€” *Ils veulent te virer. Tu me fous dans la merde !*

â€” *Mais je l'ai pas insultée ! Écoute, franchement, je suis quelqu'un de posé, je suis resté parfaitement calme, c'est elle qui s'est énervée... D'ailleurs, si tu veux, on peut écouter les bandes.*

â€” *Tu as enregistré ?*

â€” *Bien sûr, oui. »*

Ça l'a apaisé.

« *OK, OK, on écoute ça après l'émission. »*

Le soir, à distance, je lui passe mes dix minutes d'enregistrement.

« *C'est tout ?*

â€” *Ben oui c'est tout.*

â€” *Donc, tu ne l'as pas insultée ?*

â€” *Ben non, je te l'ai dit.*

â€” *Ah ah. (Il réfléchit.) D'accord, pour l'instant, tu bouges pas. On laisse couler un peu, et soit la direction te réintègre, soit ça va faire un scandale. »*

Moi, ça m'amusait carrément, cette histoire. Ça m'arrangeait bien, de me faire éjecter de France Inter en martyr politique, avec des papiers sur ma pomme dans le *Canard*. D'autant que la radio, ça me fatiguait, toute cette technique à se tringueballer, ces journées de montage, etc. On m'offrait une sortie par la grande porte.

Mermet a adressé une lettre à la direction, comme quoi j'étais un « *jeune confrère plein de talent* », avec peut-être un rien trop de « *fougue* », mais que voulez-vous, il faut que jeunesse se fasse, il les a invités à écouter à leur tour mon enregistrement, et après quinze jours de bannissement, on avait rendez-vous dans le bureau du directeur, Gilles Schneider. Daniel est entré en sifflant le pont de la rivière Kwai, et durant une heure, eux deux ont causé de tout et de rien, de théâtre et de journalisme, de Paris et des États-Unis, et j'assistais au bavardage sur ma chaise, silencieux.

« *Et pour mon cas ? j'ai fini par demander.*

â€” *Oh, écoutez, faites attention la prochaine fois* », a lâché Schneider.

Ils avaient fait une boulette.

Ils l'avaient compris.

Ils risquaient un retour en boomerang, genre radio d'État à la solde du pouvoir.

« *Mais, dites-moi, ce son n'était pas destiné à la diffusion ?* s'est informé Schneider.

â€” *Non non, l'a rassuré Daniel. C'était un brouillon.*

â€” *Parfait. Eh bien, jeune homme, je vous souhaite une longue carrière dans cette belle maison. »*

On a redescendu les escaliers vers le cinquième étage.

Un truc me chagrina.

« *Mais dites-moi, ça nous a fait rigoler tous les deux, le coup de Juppé. On va pas le diffuser ?*

â€” *Bien sûr que si. Pourquoi ?* », m'a répondu Daniel avec flegme.

J'ai commencé à écrire « Daniel », je me rends compte.

Parce qu'à partir de cet épisode, c'est devenu Daniel.

Je lui ai trouvé une rouerie et un culot rares, pour négocier dans les méandres de Radio France, pour défendre son

collaborateur, pour y maintenir sa liberté. Et la mienne.

Sibérie

Il est dix heures du soir et je quitte le bureau, quasi-désert.

Plus aucun bruit au cinquième étage.

Juste la sonnerie de l'ascenseur.

« *Bonne nuit, Daniel.* »

Il ne reste que lui, sous un petit halo de lumière. Il épluche les courriels de ses auditeurs, ou il prend des notes dans ses carnets, ou il appelle Daniel Bensaïd.

Mentalement, je le photographie, avec nostalgie déjà : c'est un morceau d'histoire au présent que je contemple. Et je me demande : qu'est-ce qui le fait courir, encore ?

Au lancement de *Fakir*, les premiers mois, la première année peut-être, j'étais habité par pareille passion. Je me levais *Fakir*, je petit-déjeunais *Fakir*, je pédalais *Fakir*, la pensée de ce journal à remplir, à illustrer, à mettre en page, à vendre, ne m'abandonnait pas un instant, et je dormais *Fakir*. Mais cette obsession, sans disparaître, s'est estompée au fil du temps. Chez lui, après quinze ans d'exercice quotidien, elle est maintenue, pas intacte, mais bien présente, homme qui vit par et pour la radio, un peu beaucoup à la folie passionnément.

Ça peut paraître inquiétant, en ces temps sans passion, où le journalisme s'enseignait, dans mon école, avec cynisme, au second degré, où les aventures - surtout à gauche - se mènent avec scepticisme, avec dilettantisme. J'y ai trouvé une beauté, moi, dans ce corps et âme avec son métier.

Mais le comble, ce fut en Sibérie.

C'est encore Daniel qui écoutait, à 5 000 kilomètres de distance, tous les messages du répondeur ! Sous nos yeux, à Paris, Totof collait un casque sur un combiné téléphonique, passait les propos des auditeurs, et j'imaginai Mermet, sur sa moto des neiges, au milieu d'immensités blanches, un téléphone portable collé à l'oreille...

Il ne lâcherait rien.

La délégation ne sera pas son point fort.

29 mai

« *Bonjour, ici c'est Monsieur Fritz Bolkenstein... Vous savez que j'ai une maison du côté de Maubeuge...* »

Au téléphone, j'ai pris un vague accent flamand, et je me fais passer pour le commissaire européen, en recherche d'un plombier polonais - et moins cher - pour poser son chauffe-eau. Dans la même semaine, j'ai piégé un « 0825-je sais pas trop combien », supposé nous informer sur le contenu du Traité constitutionnel européen. Et j'ai également délocalisé « Là-bas si j'y suis Express » - une entreprise fictive de transport - à Cracovie, grâce aux conseils d'un cabinet d'avocat.

C'est dire si je me marre, à jouer les Lafesse de gauche, jamais bridé dans mes facéties. Et mes canulars dissidents sont diffusés sur France Inter ! Par le service public ! Avec des antennes relais dans tout le pays ! Auprès de centaines de milliers d'auditeurs ! C'est, pour moi, une surprise constante, un ahurissement, un privilège immense... quand je suis davantage habitué, avec mon journal, à galérer pour arracher un abonné après l'autre.

En ces quelques semaines de fièvre référendaire, nous avons abattu un formidable travail. Ce n'est pas nous, évidemment, qui avons fait les 55 % de non, le 29 mai 2005 : c'est le réel qui a voté. Mais pour tous ces militants, d'Attac, des syndicats, qui organisaient des réunions dans leur bled, qui tractaient dans leur quartier, qui subissaient un déferlement de oui-ouistes à longueur d'ondes, nous avons représenté un ancrage. Ils n'étaient pas seuls. Il

existait une lumière dans ce long tunnel médiatique. Et fort de cet encouragement, ils ont poursuivi leur travail de fourmi.

Rarement, voire jamais, je n'ai ainsi ressenti mon utilité politique.

Alibi

« Mais au fond, Là-bas si j'y suis, c'est un parfait alibi pour France Inter... »

À la sortie de mes débats, j'entends régulièrement cette remarque.

Du n'importe quoi.

« Quand Mermet arrêtera, est-ce que vous croyez qu'ils vont mettre, à la place, une autre émission de reportage engagée pour servir d' "alibi" ? Non, ils n'en ont aucun besoin. On peut prendre les paris, mais ils vont remplacer ça par un truc culturel, en plateau, avec les faux impertinents des Inrocks et les chroniqueurs de Technikart. Ça leur coûtera moins cher, et c'est nettement moins risqué. »

Surtout, quand j'en ai le temps, j'essaie d' « historiciser *Là-bas si j'y suis* », d'expliquer cette anomalie dans le paysage radiophonique :

En 1989, d'après ses dires, Mermet est au placard, assez déprimé. Il a fait des émissions érotiques, comiques, pour enfants, avec une image de joyeux libertaire, il me semble, mais pas vraiment politiquement engagé - malgré sa sensibilité personnelle, déjà là, bien sûr, héritée de la banlieue rouge et de Mai 68.

La « gauche » est de retour aux ministères.

Un nouveau président de Radio France est nommé, qui invite Daniel à bouffer, « *j'aimais beaucoup ce que vous faites, qu'est-ce que vous me proposeriez comme émission ?* » Et Mermet pond un projet de reportage au long cours, plutôt touriste, pas vraiment politiquement engagé toujours.

En ces années de « grand bond en arrière », les plans d'ajustement structurel déferlaient sur l'Afrique, sur l'Amérique du Sud, et l'Asie va suivre. Passant dans ces pays, Mermet se dit, « bon, allez visiter les pyramides, c'est bien gentil, mais faudrait quand même comprendre ce qui se passe derrière » (je caricature, bien sûr), et là, sa co-reporter, ou son assistante, Sylvie Coma je crois, lui annonce « *y a un journal, Le Monde diplomatique, ils expliquent bien le rôle du FMI, et la Banque mondiale, et la Palestine, on n'a qu'à les rencontrer avant de partir en voyage, ils nous fileront des billes.* » Et voilà comment - d'après moi - *Là-bas si j'y suis* a trouvé sa colonne vertébrale idéologique.

Au-delà d'une émission, c'est alors devenu un repère.

Pourquoi ? Parce qu'en cette décennie où la gauche comme il faut basculait à droite, vantait la libre entreprise et l'Europe de Maastricht, où l'on vivait « la fin de l'histoire » et la « mondialisation heureuse », il y avait une heure quotidienne où une autre gauche ne baissait pas pavillon, résistait à l'esprit du temps, fournissait des arguments. Qui ne se précipiterait pas sur une oasis dans pareil désert ?

Contre la mode, contre l'époque, Daniel Mermet s'est alors vraiment politiquement engagé à la radio. Et il y a rencontré le succès. De reporter talentueux, il est devenu une vedette, parfois un mythe vivant, dans un certain milieu. Et je me demande si ça ne l'a pas piégé, cette image. Pas seulement parce que je l'ai vu, parfois, mal à l'aise parmi ses « fans ». Aussi parce que, au fond, en lui, je préfère l'homme sensible, qui parle de peinture, de littérature, de son, de théâtre, d'amour, de sexe, à l'homme politique. Et que le second écrase le premier.

Qu'importe.

Plus c'est allé, plus *Là-bas* s'est politisé. Et au vu de sa reconnaissance - à la fois parmi le public, parmi ses pairs de la radio, parmi les intellectuels - son animateur est apparu difficilement déboulonnable.

Mais si, d'emblée, Daniel Mermet avait présenté à la direction de Radio France un tel projet, à coup sûr il aurait essuyé un refus. Non pas qu'il ait avancé masqué, mais il ignorait où le mèneraient ses propres pas.

L'écoute

Deux années durant, j'ai collectionné les Smiles SNCF, dormi dans des trains de nuit, multiplié les allers-retours Paris-Amiens, visité la Bretagne, le Limousin, Marseille, Megève, toujours en vitesse. J'ai enquêté sur l'Europe et la route, sur la marine marchande, sur les multinationales de l'eau, sur les James Bond de Carrefour, j'ai rencontré - grâce à la carte France Inter - des petits actionnaires, des traders, des militants UMP, le président de la Banque centrale européenne, j'ai défendu Denis Robert et les ouvrières d'ECCE, je me suis fait passer, à Bruxelles, pour un gendre de millionnaire soucieux de s'expatrier, je me suis incrusté au QG de campagne de Sarkozy, je me suis pointé avec Marie-Hélène en AG de LVMH et elle a secoué Bernard Arnault, j'ai rencontré mon héros Maurice Kriegel-Valrimont, j'ai passé une nuit dans un foyer d'urgence à Bourg-en-Bresse et une autre avec un chiffonnier amoureux dans les beaux quartiers de Paris, j'ai enregistré - et ce fut diffusé, et je n'ai pas douté un instant que ce soit diffusé - un restaurateur qui se faisait tailler une pipe sur un parking de Limoges, bref, j'ai vécu mon métier. C'est en athlète que j'effectuais ces reportages, une, deux, trois journées à fond, à enregistrer un maximum de témoignages, à préparer des situations, à rouler trois cents kilomètres pour obtenir un entretien, à peu dormir, révisant mes questions, mon angle, ma doc. Je me suis dépassé, j'ai essayé du moins, à chaque fois - pour me surprendre, pour surprendre les auditeurs, pour surprendre Daniel aussi.

De ces pérégrinations, je rentrais crevé, vidé de mon jus. Et derrière, il fallait encore monter, deux, trois, quatre journées devant l'ordi, avec Mermet qui te presse, éventuellement, « *où ça en est ? Y a un trou dans le planning* ». Reste à établir les « scripts », ensuite - un résumé de chaque plage, avec le temps, les premiers mots de la séquence, les derniers - et nous voilà prêts pour l' « écoute » : le moment de vérité.

C'est en fin de journée que ça se passe, après l'émission, dans le bureau 528 - c'est-à-dire devant tous les présents.

Des fois, tu poireoutes des heures, que Daniel Mermet ait passé ses coups de fil, relevé ses courriels, relu le passage d'un bouquin, discuté avec qui il a envie, pour accepter de jeter une oreille à ton boulot. Des fois, c'est pas le bon jour, il doit sortir, il a d'autres reportages à diriger, il a un rendez-vous, il a mieux à faire, et tu t'es tapé un aller-retour pour rien. Et des fois, il faut ravaler ton orgueil : l'attente peut être humiliante.

À la fin, quand même, le patron s'installe à sa table, règle ses haut-parleurs, et je lui passe mes scripts : « *Daniel, je sais pas ce que ça vaut, mais j'ai essayé de...*

â€” *On va écouter.* »

Eh oui, c'est l'écoute.

Je m'assieds à côté de lui, et je me sens redevenir enfant, le petit garçon envoyé au tableau et qui ne connaît pas bien sa poésie. Que va dire le maître ? Je suis inquiet, et pas fier de mon inquiétude.

C'est justement là, manque de pot, en l'écoutant à côté de lui, que j'entends tous les défauts de mon bazar, les coupes à la hache, les passages languets, les prises de son lointaines. Lui souffle, s'impatiente, rature, tapote de son crayon sur la table. Et il n'a pas besoin de crier, à peine de parler, le moindre de ses gestes est ressenti avec une certaine violence.

Pourquoi ?

Parce qu'on arrive là dans un état de nervosité. On l'a porté, ce reportage. On y a mis nos tripes, notre coeur. On n'a pensé qu'à lui, quasiment, durant une semaine, quinze jours - ou un mois pour les « séries ». On a négligé notre gonzesse et notre club de foot. Ça nous rend susceptibles, chatouilleux, l'ego à fleur de peur. Et voilà que vient l'heure du jugement dernier.

D'autant que Daniel, c'est pas le genre à arrondir les angles, à te câliner gentiment, à te mater les reporters fussent-ils débutants. Ses critiques - en général légitimes, tant sur le fond que sur la forme - il te les sert sans prendre de gants.

Ça passe ou ça casse.

Quand ça casse, on a droit à quelques scènes, des voix qui s'élèvent, Pascale (la championne !) qui menace de claquer la porte, une jeune fille qui sèche ses larmes. Moi je me taisais, parfois blessé, me contentant d'un « *Si je suis nul en radio, Daniel, c'est pas grave, on va pas se fâcher, je vais faire autre chose* ». Mais il y a, en ces instants, une indéniable tension, une crainte intime, de ne pas être à la hauteur.

Quand ça passe, ça donne des moments je trouve merveilleux, où le soulagement se mêle à la complicité. Je me souviens d'un soir, assez tard, il ne restait plus que nous deux, et il écoutait mes sons sur le familistère de Guise. Il gribouillait sur une feuille blanche, rêveusement, dessinant de mémoire, sans modèle, le fondateur barbu, Jean-Baptiste Godin, et à côté un poêle Godin, exactement ça, pile poil les modèles que j'avais aperçus dans l'Aisne. « *On en avait un chez nous, dans mon enfance* », et de narrer un peu la banlieue, sa jeunesse, les coupures d'eau, etc.

Je les aimais bien, moi, ses anecdotes.

Il conte bien la misère sans misérabilisme, plutôt en rigolant.

Ça m'ouvrait un peu son mystère, aussi : comment se fabrique un bonhomme pareil ?

La grande bouffe

C'est au restau qu'il m'a sauté aux yeux, le personnage : Gargantua, Pantagruel, du Rabelais vivant. Les plâtrées de barbaque qu'il s'empiffre en apéro, et les viandes qu'il dévore, et vas-y pour le frometon. Son gros pif plongé dans le cristal, qui hume le rouge. Et sa panse qui déborde.

Les premiers temps, je le suivais, coups de fourchette et boutanche. Je rentrais chez mon hébergeur, soûl, assommé, dans le coma aussitôt allongé. Au milieu de la nuit, mon estomac me réveillait, gargouillant, avec des nausées, et il me fallait dégorger tout ça en catastrophe. A genoux devant les chiottes, je décrochais le grand téléphone blanc : « *Oh, mon Dieu, plus jamais je ne recommencerai !* »

Et à la grande bouffe d'après, je me laissais entraîner.

Jusqu'à, finalement, m'imposer la règle du « un sur deux ». Un verre sur deux, un plat sur deux.

Son appétit, à table, était pour moi métaphorique, celui d'un appétit pour la vie. Les femmes qu'il a dû aimer, et pas qu'à moitié. Les bouquins qu'il s'avale en insomniaque. Les colères, forcément homériques. Le verbe qui doit sonner fort et la voix de stentor. La boulimie de boulot.

Une démesure que j'observais, au présent, comme un vestige du passé, dans notre époque tout en mesure, où la « montée de l'insignifiance » se perçoit aussi dans les tempéraments.

La diff'

« *T'as écouté l'émission ?* »

« *â€” Ouais ouais, bien sûr.* »

Bien sûr que non.

« *T'en as pensé quoi ?* »

« *â€” Très bien.* »

Les premiers temps, j'assistais à la diffusion en studio.

Et puis, je suis resté dans le bureau, avec les baffles.

Ensuite, je l'écoutais de chez moi, en direct.

Enfin, je n'allumais plus le poste.

Pourquoi, cet éloignement progressif ?

Parce que rares sont les fois où, entendant mon reportage comme ça, à chaud, je n'ai pas éprouvé une frustration, parfois jusqu'à la colère. À cause d'un choix de musique des réels. À cause d'un micro hyper-long de Daniel. À cause d'un manque d'enthousiasme que, parfois, je devinais dans sa voix. À cause d'une erreur sur un chiffre, une date,

une définition. À cause d'un interlocuteur que j'appréciais et un peu moqué.

Je me rappelle d'un reportage, sur des femmes d'Amiens-Nord, dans la mouise, qui installaient les sapins dans les rues du centre-ville avant Noël. C'était émouvant, à chialer. Et voilà que Daniel démarre son chapeau par une attaque contre Alain Finkelkraut ! Voilà qu'il fait un lien que plus artificiel tu meurs entre le nouveau philosophe réac et mon schmilblick ! Voilà que ça traîne durant quatre, cinq minutes, qu'il remet ça en milieu d'émission, et que du coup une plage d'entretien saute ! Mes plages ! Dont chaque minute représente, au bas mot, une heure de boulot ! Et il s'assoit dessus, lui, avec son bavardage ! Et derrière, il va m'appeler, me demander « *T'en as pensé quoi ?* » et je vais répondre « *C'était bien* », faux-cul !

C'était encore mon bébé, ce reportage, mon reportage, qui devenait le sien.

J'étais trop à vif.

Fallait mettre tout ça à distance.

Du coup, je n'écoutais plus.

Seulement à froid, une ou deux semaines après, sur Internet.

Et je trouvais ça assez bon, au final. Fier de notre boulot commun.

Apothéose

« *J'ai plus rien à mettre à l'antenne. T'aurais pas des idées ?* »

Mermet m'appelle un dimanche, et je lui suggère, aussitôt, un portrait de Charles Piaget. Sur-le-champ, je prends rendez-vous avec le leader des Lip.

Je contacte un de ses copains.

Et également l'auteur d'une thèse sur l'autogestion.

Dès le mercredi, je suis dans le train pour Besançon.

J'occupe tout ce beau monde durant deux jours.

En même temps, un doute m'habite : c'est un peu un récit à blanc, sans situation.

Je monte en vitesse, dans le train du retour, le week-end.

Je dépose ma galette sur le bureau de Daniel, tout en le prévenant : « *C'est un peu un récit à blanc, sans situation.*

â€” *Tu sais qu'ils veulent nous faire passer à 15 heures ?*

â€” *Ah les salauds !* »

Et je repars dans un TGV pour un Marseille, où je tourne un super-sujet sur l'immobilier avec l'interview en or d'un promoteur. Je monte en vitesse, dans le TGV du retour, le week-end, etc., je re-déboûle à Paris, et voilà mon CD de Piaget qui n'a pas bougé !

« *Vous l'avez pas diffusé ? Même pas écouté ?* »

Moi qui m'étais dévoué... on avait préféré des redifs ! Et idem pour Marseille, Mermet n'en passe qu'un épisode.

Je fulmine.

Je boude.

Il se fout de ma gueule, j'ai l'impression.

Pendant ce temps, la pétition pour qu'on demeure à 17 heures enregistre des signatures par milliers, par centaines de milliers, un record. Pendant ce temps, Antoine, notamment, organise un meeting au gymnase Japy avec Serge Halimi, Florence Aubenat, Patrick Champagne, Alain Rey, Louis Bozon. Et il y aura, le 30 juin 2006, ce truc mémorable, unique dans les annales de la radio : une heure sur France Inter consacrée à « *Où va France Inter ?* », qui dénonce dans la révolte et la joie nos propres employeurs !

Faut du cran, pour ça.

Y participer efface, pour moi, tous les griefs.

Fric

Cette année, dans ma baraque à Amiens, j'ai refait le premier étage, des chambres pour les enfants. J'en ai eu pour 25 000 Euros, à peu près. L'an prochain, je projette de refaire le rez-de-chaussée, pour qu'il soit plus lumineux. Je peux compter dans les 40 000 Euros.

Pourquoi je cause de ça ?

Parce que c'est *Là-bas si j'y suis* qui paie.

Tout comme *Là-bas si j'y suis* a payé mes années de bénévolat à *Fakir*.

Tout comme *Là-bas si j'y suis* a payé mes congés sabbatiques pour des bouquins.

Dès mon premier reportage, j'étais stupéfait : j'allais gagner 980 Euros !

Après des années d'indigence, le pactole était en vue.

Et je ne savais rien encore : aux revenus de France Inter, il fallait ajouter les droits d'auteur de la Scam (environ 150 Euros par émission), les « congés spectacle » (2 000 Euros par an, mais je n'étais pas bien doué pour remplir le formulaire), et surtout, surtout, surtout : le statut d'intermittent, 1 500 Euros par mois au bas mot.

Un eldorado !

France Inter a ensuite resserré l'enveloppe.

Je n'étais pas d'accord, et j'ai protesté alors, avec ces cachets relevés à 200 Euros mais pour moins de cachets, avec ce truc d'une deuxième émission payée la moitié de la première, etc. De la tambouille interne.

M'enfin, ça restait - et ça reste - une corne d'abondance.

Surtout pour qui fréquente, comme moi, la presse dissidente. Ou pire : pour qui écrit des livres...

Puisqu'on en est au fric.

Combien touche Daniel ?

Je l'ai su, je l'ai oublié. Ça se compte en milliers d'euros, un salaire de bon cadre, arrondi avec les droits d'auteur, les produits dérivés, un livre, un CD, un film. Il n'est pas pauvre, à coup sûr.

Dans le grand jeu de la concurrence entre stations, Radio France achète des Patrick Sabatier, des Isabelle Giordano, des Pascale Clark à prix d'or. À des fausses vedettes, la télé signe des chèques avec cinq zéros. Et voilà ce type, une star quand même dans son registre, qui ne possède même pas son appartement, qui ne comprend rien de rien au pognon, qui dépense tout en taxi et restau, qui serait infoutu de prendre une action, qui a connu des années de vache squelettique, qui est resté fidèle au service public durant toute sa carrière (il est vrai que le privé n'en voudrait pas trop), et on va l'accuser de quoi ? De gagner plus que ses reporters ? La blague.

Poulailler

Mon ex-compagne me les racontait durant des plombes, ses soucis aux Céméa de Picardie - une association d'éducation populaire -, le directeur, la secrétaire, les coteries, etc. Tous les soirs au dîner j'avais le droit à mon épisode.

Ça me gonflait.

Ça me gonfle autant à *Là-bas si j'y suis*.

Parce que, là aussi, ô surprise, et en dehors même du patron, y a des affinités et des antipathies, y a des mecs et des nanas qui seront des bons copains, et d'autres que croiser leur tronche au boulot ça suffit largement, y en a que tu aides pour leurs premiers pas et d'autres qui te gonflent d'emblée, qui débarquent avec leur arrogance, et qui t'expliquent comment tu dois faire de la radio, et que tu regardes ensuite couler sans broncher, sans déplaisir. Et tous ces sentiments, humains, trop humains, marinent dans vingt mètres carrés.

Que j'en profite pour une parenthèse : je déteste ce bureau, que je surnomme le « *poulailler* ». On est combien de collaborateurs à *Là-bas* ? Une dizaine, au moins, dans cet espace dérisoire, y en a un qui se tasse derrière la porte, on se marche dessus, jamais un coin pour passer un coup de fil, la promiscuité, nulle intimité. Jamais je n'ai réussi à

vraiment bosser, dans cette taule, sauf à venir tôt le matin ou le week-end. À côté de chez nous, Rue des Entrepreneurs avait la même surface, alors qu'ils étaient trois !

Je serais le CHSCT de Radio France, moi, les conditions de travail, ça commencerait par-là. Si on se voyait moins, on s'aimerait mieux peut-être.

Le retour

« J'étais en débat hier, à Besançon, pour notre film sur Chomsky, me rapporte Mermet. À côté de moi, y avait Piaget. » ...

« Il est vachement bien, le père. »

« ... »

« Tu devrais le faire en portrait. »

« Nan mais tu te fous de moi, Daniel ! Je te l'ai tourné ! Il y a plus d'un an ! Tu ne l'as même pas écouté... »

« Tiens, c'est vrai, il est où au fait ce CD ? »

Management

Je suis pas un champion du management.

J'en serais plutôt un « malgré moi ».

Avec *Fakir*, j'étais parti à l'abordage en isolé, avec un projet individuel, un journal à moi tout seul ou presque, façon Vallès, Marat, Desmoulins, sans me prétendre leur égal, mais dans cette longue tradition, et je me retrouve, « malgré moi », à gérer des hommes, une équipe.

Ils sont nombreux, j'ai pu vérifier, à la radio, au cinéma, au théâtre, dans les associations, les personnalités fortes, comme ça, qui se retrouvent, malgré eux, à gérer des hommes, une équipe, à la va comme je te pousse. Avec cette contradiction entre l'artiste et le collectif. Avec de la casse, souvent.

Mermet, à coup sûr, ne sera pas élu « manager de l'année ». Une formation complémentaire ne lui nuirait pas. Mais pour qui a traîné, un peu, ses guêtres dans ce milieu, c'est pas le pire taulier.

On peut lui reprocher, en revanche, une absence de clarté : quand il me causait d' « *autogestion* à Là-bas si j'y suis », ça me faisait rigoler en coin. Je l'ai arrêté, à l'occasion, dans sa tirade : « *Nan, Daniel, assume : c'est toi le patron.* » Ça me paraît nocif, un pouvoir qui s'exerce et qui néanmoins se masque.

Du coup, à *Fakir*, j'ai pris le contrepied.

Sur ma porte, les collègues ont gentiment collé une étiquette « *Staline* » au Dymo. Et à l'accueil des nouveaux, je préviens d'office : « *Ici, c'est pas l'autogestion. Chacun fait pas ce qu'il veut : y a un chef, et c'est moi.* » Et au stalinisme - sans goulag pour l'instant, j'y réfléchis -, j'ajoute une dose de maoïsme : « *Dans un premier temps, c'est "les intellos aux champs". Vous devez en passer par les corvées : l'enregistrement des abonnés, la mise sous plis, la fabrication des cartons, et après quelques semaines, ou quelques mois, de ce régime, on pourra envisager d'autres tâches.* »

En AG, je fais mon numéro : « *On va pas faire des groupes de parole, se regarder le nombril, "et comment tu sens les choses ?". Quand on s'est lancés, en 1999, y avait un journal, à Rennes, qui s'appelait L'oeil électrique. Tous les sujets, la mise en page, et quel angle on prend ?, ils en discutaient ensemble durant des journées. Résultat, quand le canard paraissait, ils étaient tellement crevés, ils n'avaient plus la force de le distribuer, alors qu'il leur restait le gros du boulot : la diffusion de leurs idées dans l'arène publique.* »

« *Fakir n'est pas une démocratie. Nous sommes là, et c'est différent, pour apporter de la démocratie, vers l'extérieur, que notre journal demeure une voix dissonante, la plus forte possible.* »

Pour être traité de « *tyran* », j'attends mon tour.
On ne pourra pas dire, au moins, que j'ai caché mon jeu.

Hédonisme

Y avait une grève de la SNCF, et j'étais parti en Corse, et en avion.

J'avais mal préparé le sujet.

Je chopais des bouts, dans un sens, dans l'autre, mais il me manquait le guide, nécessaire à tout reportage. Mon machin manquait de cohérence, pas de fil directeur, et dans ce décor paradisiaque, les montagnes qui se jetaient une mer bleue, je subissais un échec. J'avais honte. Je ruminais.

J'ai appelé Mermet, pour le prévenir, nerveux : « *T'inquiète pas avec ça, il m'a réconforté. Profites-en. Va te baigner.* »

Je n'ai pas été foutu de me baigner, quand même. Je n'avais pas mérité ce plaisir : c'était France Inter, les impôts, vous, qui m'aviez payé le voyage. Et je culpabilisais, sans déc, vachement soucieux des deniers publics.

Conseil

J'ai fait un entretien avec Cavanna, l'idole de mes quinze ans.

Daniel était pressé, il lui fallait des trucs à l'antenne, alors je l'ai monté un soir de réveillon, le 31 décembre, entre deux coupes de champagne : ça me faisait un prétexte pour échapper aux festivités. J'ai déposé le CD sur son bureau, avant la rentrée de janvier, et finalement, il a attendu six mois, au moins, peut-être un an, avant de le diffuser.

Passons.

Cavanna m'a apprécié, on s'est revus, et là, au bistro, comme ça marchait plutôt pas mal pour Siné, comme lui s'emmerdait avec Val à *Charlie-Hebdo*, il envisageait de lancer un journal à lui. À nous. Car, au vu de mon expérience, il me nommait d'emblée rédacteur en chef. Je n'y croyais pas trop, moi. J'avais déjà *Fakir*. M'enfin, si des rêveries comme ça l'aidaient à traverser sa vieillesse...

Et là, de sa voix chevrotante, il m'a lancé : « *Votre plus gros travail, ça sera de repousser les médiocres. Les médiocres sont partout, ils accourent, ils se jettent sur les plus belles choses, ils en font du banal, du quelconque. Vous devrez tenir à l'écart les médiocres.* »

Voilà la mission que me délivrait papy Cavanna.

J'avais éprouvé ce souci, déjà, à *Fakir*.

Des contributions se présentaient, mauvaises en général, des éditorialistes s'énervant devant leur poste télé - quand je réclamais de l'enquête, un regard, des efforts. J'avais résolu le problème, à ma manière : je ferais le canard seul, s'il le fallait, ou avec un commando à la rigueur. Quant à former des journalistes, ça me gonflait : on mettait un mois, avec eux, à pondre un papier que j'aurais torché en une semaine tout seul. Et en plus, il fallait qu'ils chipotent sur des virgules, qu'ils râlent. À d'autres, cette corvée.

Après deux décennies de *Là-bas si j'y suis*, Daniel Mermet continue à former des débutants. Avec impatience, parfois. Avec le sentiment de tout recommencer à zéro, sans doute. Avec des fois où ça colle et d'autres non - pas seulement pour la qualité professionnelle (des reporters extras sont partis), mais pour les relations personnelles aussi (il faudrait ici étudier les conjonctions astrales...).

La précarité lui permet, objectivement, sans qu'il l'ait formalisé, sans qu'il ait conscience de cette violence, de tester les impétrants - contrepartie d'un recrutement ouvert, sans concours d'entrée. De trier les jeunots selon leur « talent », c'est-à-dire, pour l'essentiel, selon leur constance dans l'effort.

À défaut d'un garde-chiourme, qui ferait le sale boulot, lui instaure comme une distance. On n'est jamais « copain », avec Mermet, rien de fusionnel : demeure toujours une réserve.

Importance

« Daniel appellerait la Maison blanche, il serait très surpris si Obama ne le prenait pas dans les dix minutes au bout du fil ! »

Je résumais ça dans une boutade.

Mermet est-il imbu de lui-même ? Sans doute, même si son assurance se mêle parfois, en public notamment, à une étrange timidité. Aucun doute, en revanche : il est imbu de son émission, une oeuvre qu'il place - me semble-t-il - nettement au-dessus de lui. *Là-bas si j'y suis* lui apparaît comme un centre du monde, comme un pôle de la vie intellectuelle, et il doit parfois se demander comment ce monde, comment cette vie intellectuelle parviendront à survivre sans *Là-bas si j'y suis* !

Ces illusions sont parfois créatrices.

Les portes s'ouvrent devant sa certitude.

« J'ai appris la radio en montant les reportages à l'étranger de Daniel, m'expliquait mon pote Dillah. À l'autre bout de la planète, en Afghanistan, il rentre dans un salon de coiffure, et ça devient aussitôt chez lui, et dix minutes après, c'est le patron qui a la chance, le privilège que Mermet l'invite dans son salon ! »

Cette conviction est aussi nocive.

Daniel va regarder comme un traître, quasiment, tel cinéaste, qu'il a soutenu, et qui passe néanmoins, quel culot, dans une autre émission d'Inter que la sienne - avant de, éventuellement, se réconcilier avec lui. Et Daniel va priver de répondeur, « punir » en un sens, tel événement militant qui n'a pas associé *Là-bas si j'y suis* ou lui-même en amont. Et Daniel va se fâcher avec tel collaborateur, ou -trice, qui a eu l'audace de fricoter avec un magazine de France Culture.

Un genre de jalousie radiophonique, créant des psychodrames inutiles.

Les jeunes intellos

« Ça fait six mois que je suis dans le pédiluve, c'est bon, je suis prêt, en caleçon et tout, maintenant j'aimerais bien plonger dans la piscine ! »

C'est Dillah Teibi qui filait cette métaphore : à *Là-bas si j'y suis*, il se sentait entre deux portes, pigeant à l'occasion, mais jamais pleinement intégré à l'équipe. Il n'en souffrait pas, mais ça le lassait, s'en allant voir ailleurs s'il y était, chez Reuters TV ou à Radio Orient. Fallait l'observer sur le terrain, quand on faisait tandem, il courait à droite à gauche, interviewait tous les passants à la volée, « *hep, toi là-bas !* », quand j'aurais plutôt le style inverse, plan établi à l'avance, angle sûr, méticuleux. Il ramenait à Daniel des trucs un peu brouillons, à mon avis, qui portaient dans tous les sens. M'enfin, il nous ouvrait un univers, rentrait dans les quartiers sans trembler, aller vers les autres avec audace. Quand, à l'inverse, les petits-bourgeois - dont je suis - proliféraient dans le bureau 528.

Ou disons les choses autrement : les jeunes intellos.

Je voyais cette contradiction, dans le recrutement de Mermet.

C'est quoi comme émission ? Du re-por-tage, merde. Et il allait te chercher des mecs, des nanas, qui avaient tâté quoi, comme terrain ? Pas grand-chose. Même pas un mois en presse régionale. Qui s'étaient bien sûr jamais fadés les cuisines des restos (moi non plus), ou les algecos dans le bâtiment (pas plus).

Ils arrivaient comme des fleurs fragiles. Je dis ça sans me moquer : ils me ressemblaient, je voyais en eux un reflet

de moi. Ils avaient l'air très gentils, très bien, mais délicats. Ils sortaient de leur fac, la vie ne les avait pas trop brutalisés, un courant d'air serait pour eux une tempête, une voix qui s'élève ferait un bruit de tonnerre. Tu les imaginais mal bourlinguer en banlieue, Nagra sous le coude, sortir les vers du nez d'un maire, assumer la pression de *Là-bas*, avec la timidité qu'ils portaient sur eux. On les envoyait au casse-pipe : pas les épaules encore.

Les premiers temps, Mermet les chouchoutait, un statut à part, collaborateur qui soi-disant « donne des idées », qui lui imprime des papiers, qui sort quelques archives. Mais nous, qui crapahutions sur la carte de France, qui nous crevions le cul, qui nourrissions quotidiennement l'antenne, on se le demandait vite, quand même, « *c'est quoi cet apparatchik qui ne quitte pas le burlingue, qui lève pas son cul du fauteuil ?* »

Il le sentait bien, le mec, qu'il était pas à sa place.

C'était pas tenable. Il en attrapait des suées.

Fallait qu'il plonge dans même potage que nous, qu'il se noie ou qu'il surnage.

Certains ont surnagé avec brio, ont fait leur trou à *Là-bas*.

D'autres se sont noyés.

Benjamin fut brisé par cet échec, manifestement, à découvrir son courrier. Je l'avais prévenu, il me semblait, que ça serait pas un champ de roses, ou alors avec beaucoup d'épines - quand Mermet lui avait sans doute vanté la douceur des pétales.

Mais le souci demeure, pour moi, moins la sortie que l'entrée : qui *Là-bas si j'y suis* attire-t-il ? Des jeunes intellos.

Alors que la pratique de ce métier réclame moins une thèse - au demeurant utile - sur « l'habitus des classes dirigeantes », ou un mémoire sur « les épigones de Chavez en Amérique du Sud » que de la débrouille, de la ruse, du toupet.

Et de l'endurance.

Ruvre

« *Alors, quand est-ce que tu prends la relève ?* »

Y a des auditeurs qui, à un moment, guettaient un successeur.

Pas moi, jamais !

D'abord, personnellement, je n'ai aucune envie de vivre sur ce rythme de dingo, à me demander tous les jours « comment je vais nourrir la Bête ? », encore moins le désir de diriger une équipe professionnelle. Et faudrait que je déménage à Paris. Nada. À la limite, si Philippe Val veut me faire plaisir, qu'il me confie une hebdo... dans l'heure du vendredi qu'il vient de supprimer à *Là-bas* ! Je crois que je m'en débrouillerais bien, mais sûrement pas une quotidienne.

Surtout, *Là-bas si j'y suis* c'est, pour moi, depuis le début, l'oeuvre de Daniel Mermet, artiste avant tout. Je compare ça aux peintres de la renaissance italienne, Botticelli, Raphaël, Michel-Ange. Ils travaillaient dans un atelier, il paraît (je ne suis pas un spécialiste), avec de jeunes apprentis, qui dessinaient les mains, les cheveux, les chaussures, et le maître contrôlait, corrigeait, se réservait les visages, et à la fin c'est lui qui signait tout seul. Là, le maître nous laisse signer un peu, notre nom est mentionné au moins en début et en fin de reportage. Mais nous participons à son oeuvre à lui, qui cessera avec lui.

Dès le départ, cette règle m'a paru claire.

Avec Mermet à la Maison de la Radio, j'ai retrouvé un peu mon père, à la maison tout court.

Exigeant.

Des colères froides, à l'occasion.

Avec qui l'expression était retenue, jamais pleinement libre.

Un côté George Bush Junior, « *you are with me or against me* ».

Avec qui, en tout cas, les désaccords étaient compliqués.

Et cette espèce d'énergie, de hargne que l'âge n'efface pas.

Ni chez l'un ni chez l'autre.

Qu'est-ce qui le poussait, mon père, à se lever à cinq heures du matin jusqu'à sa retraite pour partir à l'usine (comme cadre) ? Ou à consacrer ses week-ends à des tableaux Excel pour mesurer le rendement des petits pois ?

Qu'est-ce qui pousse Daniel, à soixante-dix ans maintenant, à tenir sa quotidienne, l'esprit préoccupé, constamment, toujours aux aguets d'un sujet ?

L'un vient du lumpenprolétariat, l'autre de la lumpenpaysannerie - et obscurément, les origines sociales ne me semblent pas étrangères à cette volonté presque rageuse, à cette âme pas en paix, toujours en guerre.

« *La belle-fille de Ferré va faire paraître un bouquin, m'annonce ce matin une copine. Il paraît qu'il était pas facile.* »

Tu m'étonnes : il faut des hommes spéciaux pour faire des choses spéciales.

Que restera-t-il de littérature, de cinéma, de peinture, de théâtre, de chanson, de politique, de poésie ici bas, si l'on enlève les « pas faciles » ? S'il ne demeure que les « gens sympas », les « juste quelqu'un de bien, sans grand destin » ? Si l'on retranche les torturés, les névrosés, les mal dans le monde et qui ont mal au monde et qui se cognent au monde et qui fécondent le monde ?

Ça n'excuse pas tout. Et des garde-fous sont les bienvenus pour protéger l'entourage - professionnel ou familial.

Séparations

Ça peut devenir étouffant, *Là-bas si j'y suis*.

Tu penses *Là-bas*, tu vis *Là-bas*, alors quand tout ce dévouement se heurte, ou plutôt non : s'enfonce mollement dans l'indifférence du patron, quand tes propositions ne plaisent plus, quand un sujet tourné-monté n'est pas diffusé, quand tu es miné par un refus, quand tu éprouves comme une dépendance affective, c'est pas compliqué : faut aller respirer ailleurs.

C'est comme un couple, faut se séparer, des fois. Pour mieux se retrouver.

Et le premier qui appelle a perdu.

Y a pas seulement Daniel, dans mon cas : j'ai craint de devenir bête, à courir d'un reportage à l'autre, en un genre de zapping, d'agitation vaine, d'y perdre mon horizon, mon centre de gravité. Dispersé, il fallait que je me rassemble.

J'ai arrêté six mois, à peu près, d'abord pour écrire *La Guerre des classes*.

Et idem pour *Leur grande Trouille*.

(J'ai échappé aux drames Brygo et Fernandez, du coup.)

Chaque fois, Daniel m'a rappelé, et j'ai repris du service avec gaité, ayant refait le plein d'énergie et d'envies.

Si j'ai quitté *Là-bas* en juin 2012, enfin, et plus durablement, c'est pour des raisons strictement privées. Peut-être l'usure, aussi. Sans rien de définitif.

« *Alors, Daniel Mermet... ?* »

Rares sont les soirées où, en déplacement, j'échappe à cette interrogation - qui demeure souvent en suspens, tant l'implicite est connu : est-il un harceleur despotique ?

« *C'est pas un saint, je modère. Mais c'est pas le diable non plus : pour l'instant, je n'ai aperçu ni ses oreilles pointues ni sa queue fourchue.* »

La critique de Mermet - pas seulement de son management, mais de sa ligne éditoriale, de ses invités, de son ton - est plus que légitime, nécessaire, comme de toute personne qui exerce un pouvoir, qui occupe une position dans

l'espace public.

Les papiers que je lis, en revanche, relèvent moins de l'enquête que de l'exécution, davantage de la vengeance personnelle que du souci de justice pour l'homme et pour son oeuvre.

Pour l'homme, mi-ange mi-bête, ou ni ange ni bête, avec ses zones d'ombre, avec ses fautes, avec ses hontes, mais également avec sa lumière et sa gloire : dans ce portrait tout en obscurité, je ne reconnais pas mon patron.

Pour l'oeuvre, surtout, car elle existe, tout de même, et on ne saurait compter pour rien cette heure de dissidence qui, chaque jour, a donné la parole aux damnés de la terre, à une classe ouvrière oubliée, méprisée durant ces décennies, cette parenthèse de lucidité qui a ouvert au grand public des intellectuels dissidents, Castoriadis, Lordon, Hazan, ces dix points d'audimat qui ont parfois sorti nos travaux - *PLPL*, *Le Plan B*, *Fakir*, le rassemblement des Glières, etc. - de la confidentialité, cette véritable université populaire qui, chaque jour, a éveillé au monde, à la politique, des milliers d'auditeurs.

Pourquoi tout cela devrait-il s'effacer derrière la souffrance, bien réelle, de quelques salariés ? Pourquoi ce malheur pèserait-il le poids du plomb, et le bonheur délivré, celui de la plume ? Pourquoi la balance serait-elle pareillement truquée ?

Car il ne suffit pas qu'on découvre à Daniel Mermet une tache : il faut maintenant qu'on le résume à cette tache, en une sorte de macarthysme passé à gauche. Il ne suffit pas qu'on fasse tomber, avec fracas, la statue du Commandeur, il faut maintenant qu'on le traîne dans la boue, que chacun y aille de son petit glaviot sous forme de « commentaire », que l'attaque tourne au lynchage.

Moi qui pratique un journalisme engagé, de lutte, depuis quatorze ans maintenant, jamais je n'ai traité mes adversaires - Gilles de Robien, Bernard Arnault, Jean-Charles Naouri - avec cette violence personnelle, psychiatrisant leur cas, leur découvrant des perversions. J'ai combattu Dominique Strauss-Kahn - nous avons d'ailleurs fait son procès avec *Là-bas* - mais au lendemain de l'affaire du Sofitel, alors que la horde des journalistes se jetait sur le sang et le sperme avec délice, je n'ai plus publié une seule ligne.

Je ne veux pas être de cette meute, ni aujourd'hui ni hier.

Je le disais en préambule : je suis rentré à « *Là-bas si j'y suis* » méfiant.

Et j'avais bien raison : le bonhomme a des défauts gros comme lui, un employé averti en vaut deux. Mais il a des qualités à sa mesure. Et j'en sors avec davantage de respect pour son travail, et davantage d'affection pour lui.

En prenant le large, parfois, la joie venant souvent après la peine, voire beaucoup de peine, mais durant sept années, Daniel Mermet m'a offert un espace de liberté, de créativité, d'engagement, d'humour aussi, comme je n'en retrouverai sans doute plus dans ma carrière. Ça compte.

Je l'assume, et maintenant plus que jamais, de mon estime et de mon attachement.

Amiens, le vendredi 5 juillet 2013.

François Ruffin.

PS : Agnès Lebot (ancienne assistante), Khoi Nguyen (ancien réalisateur), Christophe Imbert (ancien chef du répondeur), Dillah Teibi (ancien reporter), Francesco Giorgini (ancien reporter), Charlotte Perry (actuelle reporter), Antoine Chao (actuel reporter) et Giv Anquetil (actuel reporter) ont pris connaissance de ce texte avant publication (pas Daniel Mermet). Ils l'ont globalement approuvé.